ALFRED MICHA

L'ŒUVRE

DE

L'HUMORISTIQUE STATUAIRE

LÉOPOLD HARZÉ

" Ne vous fâchez point, sinon je vous prends, je vous pétris, je vous croque, je vous tri[illegible]te, je vous expose et je vous vends!"
Léopold HARZÉ.

2me ÉDITION

LIÈGE
AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
13, Rue Lambert-le-Bègue, 13.



LÉOPOLD HARZÉ

Alfred MICHA

L'ŒUVRE

DE

L'HUMORISTIQUE STATUAIRE

LÉOPOLD HARZÉ

" Ne vous fâchez point, sinon je vous prends, je vous pétris, je vous croque, je vous tripote, je vous expose et je vous vends!„
Léopold HARZÉ.

2me Édition

LIÈGE
Aug. BÉNARD, Imprimeur-Éditeur,
13, Rue Lambert-le-Bègue, 13.



LIÈGE

Au mois d'avril de l'année 1858, un dimanche matin, il y avait foule devant une vitrine de modeste apparence, rue Sur-Meuse, à Liège.

Chacun était gai, rieur et paraissait, surtout, s'intéresser vivement à ce qu'il voyait exposé à cette vitrine.

De loin, cependant, je n'apercevais que quelques fusils appendus sur les côtés. Au centre, de nombreux pots de couleur et pas mal de bouteilles de vernis.

J'étais occupé à me glisser entre des compagnons plus grands que moi, et nullement disposés à céder leur place, lorsqu'une poussée me porta au premier rang.

Ma curiosité était à son tour satisfaite !

Il y avait là, disposées sans prétention, paraissant presqu'oubliées de la veille, quelques statuettes : botteresses, harengères, maraîchères, pour sûr de vrais types du marché de Liège, et trois groupes, le tout en terre grise, fraîche encore, œuvres du fils de la maison, premiers essais du jeune sculpteur Léopold Harzé.

L'un de ces groupes représentait trois gamins jouant aux billes.

Saisie sur le vif, cette scène de la rue ; rien n'y manque, voici jusque la fosse, creusée au talon, qui a servi à la partie.

Le perdant, condamné à recevoir, sur le poing fermé, le nombre convenu de coups de bille, s'exécute d'assez mauvaise grâce. Il porte aux lèvres le revers de sa petite main, plus d'une fois déjà atteint, cela se devine à sa mine piteuse.

L'un des gagnants s'apprête à renouveller l'épreuve, tandis que l'autre, trois doigts levés en l'air, avertit le patient du nombre de fois que la douloureuse opération doit se répéter encore.

Les deux autres groupes sont de moindre importance, mais ils dénotent, au même degré, chez leur auteur, la verve caustique, l'observation profonde et essentiellement juste des types populaires liégeois.

Ce sont d'abord deux femmes du marché, des *cottiresses*, engagées dans une dispute des plus vives ; l'une rit aux éclats de la colère et des injures de sa commère, tandis que celle-ci, à bout de son vocabulaire, tire la langue et riposte par un geste énergique qu'il est aisé de deviner !

C'est du réalisme, sans doute, mais c'est la nature prise sur le fait et Harzé est de pur sang wallon.

L'Union fait la force est la légende inscrite sur le troisième groupe, représentant deux ivrognes adossés l'un à l'autre pour garder un certain équilibre : celui-ci est goguenard et encore assez ferme sur jambes, ce dont il se montre très fier ; celui-là, soutenu par le bras, la tête lourdement penchée en avant, cache en partie sa figure dans son gilet en désordre.

D'autres scènes de mœurs populaires remplacèrent bientôt, à l'étalage de la petite boutique de la rue Sur-Meuse, les premiers groupes exposés.

A citer, d'abord, les joueurs à pile ou face, *al deie*, scène à cinq personnages, ainsi détaillée par un journal local de l'époque : *La Tribune*, du 6 juin 1858 :

« L'acteur principal tient quelques *cents* renfermés dans sa main et s'apprête à les lancer en l'air. Trois autres attendent avec anxiété la chute des cents, pour savoir quel sera celui d'entre eux que la pile ou la face aura fait gagner ou perdre. Le cinquième, assis à l'écart contre une borne, tire péniblement du fond de sa poche les quelques sous qui lui restent : on voit à ses laborieux efforts qu'il en reste fort peu. L'expression de chacun d'eux est d'un naturel frappant ; c'est une franchise d'allure, une hardiesse de touche réellement remarquable. On ne sent pas le travail : on dirait que toutes ces figures sont tombées des doigts de l'artiste. Quelques détails heureux embellissent la scène : sur le sol se trouvent des livres, des cahiers, une règle, un étui à plumes, et surtout, ce qu'il ne faut pas oublier, une boîte en fer blanc qui renferme une foule innombrable de hannetons : ce meuble accusateur suffirait à lui seul pour indiquer qu'il s'agit de francs écoliers qui ont fait l'école buissonnière. »

Voici, maintenant, des bambins jouant au cheval fondu : deux d'entre eux se trouvent déjà sur le petit dos du troisième qui a toute la peine du monde à les supporter, tandis que le quatrième prend son élan à distance pour sauter à son tour. Ce dernier, surtout, est bien décidé et plein de vie. Le groupe

entier, du reste, comme les précédents, révèle, chez le sculpteur, une originalité très grande, un esprit d'observation qui, certes, n'est pas commun.

C'est à la foule constamment assemblée devant ses figurines en terre que Harzé dût ses premiers encouragements ; on peut même dire que, grâce au choix tout local de ses sujets et à sa verve débordante, il se créa d'emblée, en notre ville, derrière la vitrine de la maison paternelle, une réelle popularité.

Entre deux compositions de plus grande importance, Harzé se plaisait à reproduire en statuettes les différents types populaires liégeois : botteresses fraîches et gracieuses, ou, la main sur la hanche, piétinant ferme le charbon au milieu de la rue ; maraîchères, chapeau de feutre à larges bords sur la tête ; harengères, paniers sous le bras, gueule ferrée ; laitières, fleuristes ou .... marchandes de *bouquettes*.

Et tous ces personnages ont bien leur allure particulière, la physionomie qui leur est propre ; on croit les reconnaître pour les avoir vu souvent ; parfois même, ce sont de véritables portraits, comme ce marchand de noix qui se tenait à l'entrée de la rue du Pont, vers le Marché, et dont le cri a si souvent résonné à nos oreilles :

On bai koitron d'gèes po six senss.... d'jo... comme des amandes !

Ces gentilles statuettes étaient d'autant plus rapidement enlevées par les amateurs que l'artiste n'avait, alors, nulle prétention dans ses prix. J'ai, en effet, preuve sous les yeux, que cette statuette du marchand de noix a été vendue, avec une autre représentant une maraîchère, pour quarante francs, à M. Roberti-Maquinay, de Liège.

Combien ils doivent estimer qu'ils ont été heureux et admirablement inspirés ceux qui, aux débuts, cependant riches de promesses et d'avenir de ce jeune sculpteur, ont ainsi obtenu ses premières œuvres !

S'ils ont été assez nombreux en notre ville, l'étranger, non plus, ne tarda guère à apprécier, à sa juste valeur, le talent avec lequel Harzé savait animer la vulgaire terre cuite ; aussi voyons-nous, dès décembre 1858, la *Société universelle pour l'encouragement des beaux-arts et des sciences*, de Londres, lui décerner le diplôme de membre honoraire.

Quelques mois après, en mai 1859, Harzé voulant faire appel à un public différent de celui qui avait applaudi à ses débuts, réunit ses principales œuvres, celles du moins qui n'avaient pas encore pris le chemin de l'étranger et les exposa à la *Société d'Emulation*, au profit des pauvres.

Son succès des premiers jours, de la rue, pourrait-on dire, fût sanctionné par la critique plus sévère des salons.

Le *Journal des Beaux-Arts* le constate dans son numéro du 30 juin 1859 :

« Il existe en ce moment à Liège, dit-il, une exposition qui, bien qu'elle tire en grande partie son intérêt de l'étude des mœurs locales, n'en révèle pas moins un talent original et les aptitudes d'un véritable artiste. Cette exhibition se compose d'une suite de groupes en terre cuite et de figurines reproduisant avec beaucoup de netteté, de finesse quelquefois, de vivacité toujours, les types, les métiers, les jeux et les travers de la classe populaire de cette

province. L'auteur de ces esquisses, M. Léopold Harzé, est un tout jeune homme — il avait alors 28 ans — qui, en se jouant, parvient à façonner et à faire revivre avec de la terre tout ce qu'il observe, dans la rue, dans les marchés, sur les places publiques. Déjà il a composé par centaines de ces groupes où il met en scène tantôt la botteresse wallonne qui, tout en se livrant à cette espèce de danse nationale consistant à fouler le gâchis formé de terre glaise et de charbon, jacasse, médit, gouaille, tandis que ses commères chargent le bot classique et s'apprêtent à mouler en boulettes la houille réduite en pâte ; tantôt les maraîchères au chapeau à larges bords et au costume pittoresque ; le houilleur, le colporteur, la marchande de fleurs, etc. ; quelquefois aussi, il réunit en groupes et représente en action ces différents éléments de la classe travailleuse qui conserve, peut-être plus que toute autre, des types particuliers et des traditions locales ; ainsi figure, au milieu de cette exposition, un groupe se composant d'une centaine de figurines représentant le marché de Liège ; tout est mouvement, tout vit, s'agite et respire dans ce monde lilliputien dont le créateur n'a que le tort d'abuser de la laideur physique de ses modèles et de renchérir sur la trivialité qui les caractérise. La partie la plus intéressante, sans contredit, de cette exhibition, ce sont les enfants : les gamins à l'école, jouant aux billes, à pile ou face, au cheval fondu, chantant ou se livrant à l'égard du pauvre bourgeois à quelques-unes de ces niches traditionnelles qui sont de tous les pays et resteront de tous les temps, voilà les sujets dans lesquels M. Harzé donne surtout carrière à sa verve et fait preuve d'un talent

d'observation très grand ; il y a telles de ces scènes qui semblent la nature prise sur le fait ».

C'est à la suite de cette exposition qui dura un mois et rapporta plus de cinq cents francs aux pauvres, que la ville de Liège fit l'acquisition, au prix de mille francs, du grand groupe du *Marché*, resté l'œuvre capitale du sculpteur liégeois.

Je ne peux qu'engager mes lecteurs à l'aller voir ou revoir au Musée communal de peinture, où il est déposé, car on n'essaye pas d'esquisser, même superficiellement, un tel fouillis de figures, types connus pour la plupart, aussi variées que mouvementées.

Faisait également partie de cette exhibition : *Le Retour du Mardi-Gras*, groupe de trois personnages, acheté, tout récemment, dans une vente publique à Liège, au prix de 400 francs, par M. Alfred Baar, président du Tribunal de commerce.

Un critique d'alors l'avait fidèlement dépeint en disant : « Ces trois gueux, qui nous donnent une idée de la descente de la Courtille liégeoise, sont si vrais qu'on est tenté de se boucher le nez en les regardant. »

Harzé exécuta encore, vers cette époque, deux groupes très remarquables et qui accusent déjà, chez l'artiste, une tendance à apporter, plus que par le passé, de la recherche, du sentiment, de la délicatesse dans son réalisme, sans rien lui enlever de sa profonde originalité.

Ce sont d'abord *Les Forçats au Repos*, dont il a été dit : « C'est pensé comme Gavarni, exécuté comme Danton », et qui ont valu à leur auteur une

distinction des plus flatteuses de l'Académie Universelle des Arts et Manufactures de Paris.

Le procès-verbal de la séance du 14 novembre 1860 de la Classe des Arts de cette Académie en fait mention dans les termes que voici :

» Après l'adoption de son procès-verbal du dix octobre dernier, la Classe a entendu la lecture du rapport sur les travaux de M. Léopold Harzé, sculpteur à Liège, — *Groupe de Forçats au Repos*, exécuté en terre cuite. — Une médaille de première classe a été votée au scrutin secret et à l'unanimité.

« Sur le rapport de M. Gendré, artiste peintre, dessinateur, professeur aux écoles polytechniques et des ponts et chaussées. »

Le second de ces groupes est : *L'Ecole*, scène à onze personnages, bien de la caractéristique de l'artiste, une de ses compositions les plus charmantes de naturel et d'expression.

Est-il désespérément navré, ce bon magister qui, à l'improviste, rentre dans sa classe et la trouve en pleine anarchie ! Ont-ils mine piteuse, les écoliers qui, les premiers, l'aperçoivent, tandis que les autres se livrent encore à leurs ébats joyeux !

En voici deux qu'une partie de billes absorbe complètement ; celui-ci fait jouer les marionnettes au dessus du tableau noir ; celui-là crayonne à la planche un âne gigantesque, et cet autre donc qui a jeté au loin ses sabots pour mieux se tenir en équilibre sur la tête... est-il amusant ! Mais le plus effronté de la bande est encore celui qui, monté sur la chaire, le chapeau du maître sur la tête, enfoncé jusque la nuque, crie son boniment de foire : « *Vous*



L'ÉCOLE

allez voir, vous allez voir, c'est le moment, on va z-entrer dans la cage. »

Combien tous, enfin, s'évertuent à justifier la légende qui accompagne cette composition pittoresque s'il en fût :

La liberté, pour conquérir le monde, n'a pas besoin de passer par chez nous !



BRUXELLES

En 1864, nous retrouvons Léopold Harzé à Bruxelles.

On l'appelle : « *le petit Liégeois* », comme plus tard, à Paris, on le désignera sous le nom de « *petit Belge* ».

Rétabli d'une maladie qui l'avait tenu longtemps éloigné de ses travaux, il reprend son ébauchoir avec une nouvelle ardeur. Aussi, quelques mois après son installation, la foule s'arrêtait Montagne de la Cour, comme elle s'était assemblée rue Sur-Meuse à Liège, pour admirer ses nouvelles œuvres exposées à une vitrine de magasin.

Ce sont des types de personnages excentriques : des grotesques ; il y en a une collection allant du voyou déguenillé au « *propriétaire chassant sur ses terres* », sans oublier son *Meinher van Coppernolle*, le légendaire garde-civique de Poperinghe, qui seul aurait suffi pour assurer son succès.

« On s'émerveillait, dit Odilon Delimal, qui, certes, n'était pas un flatteur, de la façon savante et naïve à la fois, dont toutes ces figures sculptées dans l'argile étaient travaillées. Le genre était nouveau ; c'était une audace que nul autre avant n'avait tentée, et le tout était signé : Léopold Harzé.

» On ne saurait imaginer le fini de ces petits travaux fouillés avec une égale perfection dans leurs moindres détails et compliqués à plaisir, ce semblait par amour de la difficulté. Comme toutes ces faces bouffonnes sont modelées ! Rien n'est omis ; les moindres rides y sont. On sent que l'artiste se complait à son œuvre et qu'il aime à détailler ses anatomies lilliputiennes.

» Ce sont des bonshommes, c'est vrai, mais des bonshommes qui vivent comme vous et moi. Ils parlent, ils causent, ils jacassent, vont, viennent, gesticulent, font les cent coups, et l'on dirait la réalité. Il y a dans tout cela une verve qui déborde, et qui, se fixant sur un cadre plus vaste, conduirait peut-être l'artiste à quelque grand résultat. »

Le *petit Liégeois* ne fut pas sans comprendre qu'il aurait été imprudent à lui de vouloir épuiser la veine exploitée jusque-là ; aussi, cherchera-t-il une autre source où puiser, abordera même le genre sérieux et saura y apporter du sentiment, de la grâce, de la vérité surtout ; mais le genre satirique qui convient mieux à sa nature, à son originalité, restera son travail de prédilection et il continuera à y exceller à ravir. Seulement, c'est dans les maîtres, désormais, que souvent il cherchera son sujet ; c'est à Molière, Shakespeare, Béranger qu'il demandera maintes inspirations et de ses meilleures. De temps à autre, cependant, il reviendra à ses botteresses qu'il affectionnera toujours et à ses gamins de la rue qu'il connaît par cœur.

Du reste, qu'une de ses œuvres, groupe ou statuette, apparaisse à l'étalage de MM. *Geruzet frères*, rue de l'Ecuyer, où il les exposera à l'avenir, et promptement elle sera enlevée par les amateurs.

Un petit livre, tenu par l'artiste lui-même et que sa famille m'a permis de compulser, nous dira ses productions nombreuses, les noms de leurs acquéreurs, tant du pays que de l'étranger, les prix auxquels elles ont été obtenues.

Il mentionne 193 œuvres, exécutées de 1864 à 1882, dont 170 ont été vendues pour la somme de 77,680 fr.

Vous n'attendez pas que j'essaye de décrire même les groupes les plus importants que l'humouristique sculpteur liégeois exécuta durant cette longue période ; mais en citant quelques noms, quelques chiffres, je pourrai, à l'occasion, rappeler l'une ou l'autre appréciation des différents journaux de l'époque, ce qui sera de beaucoup plus intéressant :

Faire poser (le Mercredi des Cendres), vendu 450 fr., à M. Ed. Parmentier, de Bruxelles.

Le Tribunal, 600 fr., à M. Jules Parmentier, Bruxelles.

Le Bourgeois gentilhomme (Molière), 2800 fr., à M. Delloye-Tiberghien, Bruxelles.

Falstaff et Dorothée (Shakespeare), 600 fr., à M. G. Couteaux, Bruxelles.

Ces quatre groupes, exposés au Salon de Bruxelles de 1886, furent ainsi détaillés par Ch. de Coster dans sa chronique artistique :

« Cette première étude a surtout pour objet de parler des artistes qui, fuyant les voies battues, affirment leur personnalité.

» Dans le salon des gravures et des aquarelles, se trouvent quatre petits groupes en terre cuite. Le premier est intitulé : *Faire poser le Mercredi des Cendres*. La scène se passe dans un atelier : une vieille

douairière, caparaçonnée comme un cheval de kermesse, pose devant un jeune peintre qui a mission de conserver à la postérité les traits augustes et ratatinés de son modèle. La pauvre vieille, coquette encore, rassemble ses plus victorieux sourires, tandis que l'artiste, fatigué d'une nuit de carnaval, s'est endormi sur son chevalet, derrière la toile, sans que le modèle puisse s'en apercevoir.

» Traitée avec une grande bonhomie, une calme et tranquille finesse, cette composition me semble être le plus heureux des quatre sujets que l'artiste a exposés au Salon. *Le Tribunal*, bonne et belle peinture de mœurs, est traitée dans une autre note tout aussi spirituelle. C'est sous le rapport de peinture de mœurs qu'il faut envisager le *Bourgeois gentilhomme*, qui, dans un assaut d'armes engagé par lui avec une soubrette, vient d'être boutonné cruellement. Courbé en deux par la violence du coup, il appuie la main à l'endroit où il a été frappé. Le torse droit, la tête haute, l'arme baissée, la soubrette attend en riant la reprise de l'assaut. Une autre soubrette se pâme de rire dans un fauteuil : figure comique, presque cruelle, que l'on pourrait prendre pour une allégorie de la Satire. Ce rire a des dents comme une lime.

» M. Harzé puise ses sujets dans les maîtres.

» Après Molière, il s'adresse à Shakespeare. Cette fois, c'est *Falstaff et Dorothée*, l'hôtelière qui achète des chemises, prête de l'argent à son amant pansu, mafflu, joufflu, et quinquagénaire, lui donne à boire et à manger à crédit. Amoureuse et lascive nonobstant son âge mûr, elle pince les joues, avec de tendres paroles, à son cher « pain de suif », à son « iniquité

en cheveux blancs », digérant pesamment et joyeusement le copieux dîner qu'il ne paiera pas. »

Touchez une fois pour voir, groupe, 250 francs, M. Henri S. Leecht, Londres.

Jeune botteresse au repos, statuette, 100 fr., au même.

Le cerf-volant déchiré (ou le vengeur), 400 francs, Mme de Ridder, Paris.

Tant va la cruche à l'eau, groupe, 2 figures, 600 fr., M. Félix Mathieu, Paris.

Molière lisant ses comédies à sa servante, groupe, 2 figures, 700 fr., M. James J. Goodwin, Londres.

C'est pas moi, Mam'zelle, ou *le seau perdu* ; groupe, 1000 fr., M. Poncelet, Bruxelles.

« L'ami Harzé, dit la *Gazette Artistique* de mars 1870, vient d'exposer, à la vitrine de MM. Géruzet frères, une nouvelle terre cuite, ou plutôt, un nouveau petit poème d'argile. Une bande de mauvais garnements — la fine fleur du quartier d'Outre-Meuse — a entrepris le martyre d'une pauvre servante lessivant le seuil de ses maîtres. L'un d'eux lui enlève son balai, l'autre son seau ; puis ils s'en sont allés se cacher derrière l'huis. Un seul est resté : celui-là, c'est le finaud de la bande ; passé maître ès-mystifications, il feint de se ranger sous le drapeau de la victime et du doigt il indique, à la martyre en jupon court, la direction imaginaire prise par les ravisseurs.

» Toute cette petite scène est traitée avec un brio charmant : chaque figure a son expression propre, chaque tête a son vrai caractère. Une surtout, celle du gamin collé contre la porte, est réellement ravissante. Au premier plan, la servante bien campée et

son petit mystificateur dans une pose modeste, mais assurée — comme il convient à un redresseur de torts — sont tout à fait réussis.

» Il faut voir ce groupe... pas si vous êtes bien pressé, par exemple, car ce diable de Harzé a le talent de vous tenir si bien sous le charme, qu'à regarder ces petites « *machines* » – comme disent MM. les grands hommes de l'art — il y a de quoi manquer maints rendez-vous. »

Perette et le pot au lait, statuette, 600 francs, M. Delloye-Tiberghien, Bruxelles.

Tartufe (Molière), *Orgon* : Ah ! ah ! l'homme de bien, vous vouliez m'en donner ; 600 francs, M. Em. Wolff, Bruxelles.

Le Médecin malgré lui (Molière), *Sganarelle* : Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette ; 500 fr., au même.

Les vainqueurs, souvenir de Libramont, 2,500 fr., au même.

« Ce sont des soldats allemands réduits au plus triste état par les derniers massacres. Au milieu d'eux est couché un malheureux recouvert de son manteau ; les formes raidies qui s'accusent nettement sous ces plis disent assez que celui-là ne souffre plus... Dans un coin, un petit chien soulève péniblement sa patte meurtrie par une balle.

» Cette œuvre que Harzé a réussie admirablement, dit la *Gazette Artistique* de janvier 1871, est d'une vérité navrante... L'humour du caricaturiste et la philosophie du penseur s'y combinent de façon à produire un ensemble des plus émouvants. Ce sont bien là ces vainqueurs sortis des boucheries royales en aussi triste état que les vaincus. »

Lise, vous ne filez pas (Béranger), 1,200 fr., M. le baron de Stern, Paris.

Tartufe (Molière). *Dorine* : Je vous verrai nu du haut jusques en bas, que toute votre peau ne me tenterait pas ; 600 fr., M. Ad. Sainctelette, Bruxelles.

La patience est amère, mais son fruit est doux (scène d'école), 800 fr., M. Brown-Shipley, Liverpool.

Souvenir de Liège, groupe, 7 figures, 2,000 fr., M. W. H. Stewart, Paris.

Souvenir de Liège, 5 figures, 1,500 fr., M. Edouard Mapplebeck, Birmingham.

Le Guitariste ambulant, statuette, 400 fr., M. Samuel P. Avery, New-York.

L'ivrogne, groupe, 4 figures, 1,000 fr., MM. Everard et Cie, Londres.

Les deux botteresses (Liège), 1,000 fr., aux mêmes.

La ronde du garde-champêtre, 1,000 fr., aux mêmes.

Le Festin de Pierre (Molière), 1,000 fr., aux mêmes.

Episode de la grève des forgerons (Coppée).

> Et toi, vil insulteur de vieux, allons, dépouille
> Ta blouse et ta chemise et crache dans ta main !

1,000 fr., aux mêmes.

Pêcheurs à la ligne (Bords de la Meuse), groupe, 3 figures, 1,000 fr., M. Arthur Warocqué, Bruxelles.

La première pipe, groupe, 3 figures, 2,500 fr., M. John Siltzer, Londres.

La lettre de recommandation, 2,000 fr., M. Immelnwan, Berlin.

Recommandée, groupe, 2 figures, 2,000 fr., M. Papin-Dupont, Bruxelles.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation, statuette, 600 fr., M. Jean Morel, Bruxelles.

Cette statuette fut exposée, en même temps que le groupe *Recommandée,* au Salon de 1873 du Cercle artistique de Bruxelles, et *La Chronique* en parla en ces termes :

« Harzé n'en est plus à se faire une réputation. Il a un groupe et une figure à l'Exposition du Cercle. Le groupe est intitulé *Recommandée* ; cela représente une jeune servante qui se présente chez un vieux garçon. Une bonne scène de vaudeville : le sujet est parfaitement parlant et une légende explicative n'est nullement nécessaire. Ajoutez que la bonne recommandée est fort accorte et qu'on voit très bien dans la physionomie du vieux célibataire quelles sont ses secrètes intentions.

» Mais la figurine est bien plus comique encore, et l'on peut dire que c'est un personnage de comédie de caractère.

» Une vieille dévote, sèche et laide, est à genoux sur « une chaise d'église » ; elle a les yeux fermés et elle prie avec ferveur. Et savez-vous ce qu'elle dit ? « *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* ». Et sous ses larges paupières ridées, on voit rouler ses prunelles avec une ardeur qui n'est pas du tout séraphique. Cette vieille-là, bien sûr, a vu passer dans ses rêves « un beau jeune homme » et elle craint de se laisser tenter. Ce que c'est que l'imagination !

» En son genre, cette dévote amoureuse est un chef-d'œuvre. »

Le Saltimbanque exhibant un chien savant:

Ce n'est pas par misère..... mais par nécessité !

statuette, 600 fr., M. Brasseur, Bruxelles.

La laitière liégeoise, statuette, 300 fr., M. Poncelet, Bruxelles.

La verdurière liégeoise, (chapeau traditionnel), statuette, 300 fr., au même.

Une, deux, trois et....., groupe, 1,200 fr., M. Frumans Brewery, Londres.

Une rentrée imprévue, groupe, 1,000 fr., M. le Baron Bonaert, Mons.

Un régime, 1,000 fr., l'État Belge.

Marinette, buste, 600 fr., M. le comte de Renesse.

Zabai, buste, 400 fr., Mme Montefiore-Bischofheim Bruxelles.

Préliminaire, 800 fr., à la même.

Durant l'hiver de 1868-69, Harzé, qui jusque-là n'était guère sorti du pays, alla visiter l'Italie.

Il revint de son voyage avec un bagage artistique de genre nouveau qu'il exploita à son retour.

Voici quelques-unes de ses productions datant de cette époque :

Paysans Romains, groupe, 1,000 fr., M. Edouard Mapplebeck, de Birmingham.

A Rome : Moine mendiant et la jeune fille, 1,000 fr., M. G. Vermeersch, Bruxelles.

« Un brave frère quêteur, juché sur sa mule aux longues oreilles, la besace sur l'arçon de la selle, le parapluie colossal sous le bras, conte fleurette à une jeune Transtévérine qu'il catéchise, on le voit, à la façon de Rabelais. »

Moine mendiant à Rome, statuette, 400 fr., M. Th. Stroobant, Bruxelles.

Crieur public, souvenir d'Interlaeken (Suisse), 1,000 fr., M. le comte Louis de Mérode, Bruxelles.

Pouzzoli : La Tarentelle, groupe, 1,000 francs, MM. Everard et Cie, Bruxelles.

« La scène se passe à Pouzzoli, près Naples. Une danseuse et un danseur se livrent à une tarentelle effrénée pendant que, à demi-couchée sur l'accotement du chemin, une femme secoue gaiement un tambour de basque ; un môme, déguenillé comme doit l'être tout Gavroche napolitain, regarde et admire.

» Gustave Du Boys, dans la *Gazette artistique* de juin 1869, dit : Tout cela est d'une légèreté extraordinaire et d'une excessive finesse de modelage. C'est bien ce que nous avons vu de plus hardi en fait de terre cuite ! La danseuse semble vraiment s'enlever de terre et son compagnon, en équilibre sur une jambe, les bras levés, tenant des castagnettes, paraît s'élancer après elle.

» M. Harzé a réellement le secret d'animer la terre qu'il pétrit ainsi avec une adresse qui tient du prodige et il est arrivé à lui donner une légèreté d'aspect qui étonne autant qu'elle charme. »

L'Equilibriste, souvenir d'Albano, statuette, 200 fr., M. Olin, Bruxelles.

Souvenir de Capri : Un baiacco Signore, statuette, 250 fr., M. Paul de la Coste, Bruxelles.

Au port de Naples, statuette, 600 fr., M. Dansaert, Bruxelles.

L'écrivain public à Naples : Scrittore e traduttore, 1,500 fr., M. E. Gambart, Nice.

L'observation foisonne positivement dans ces différentes fantaisies italiennes de Harzé, tout comme dans ses pittoresques figurines liégeoises ou ses compositions inspirées des grands maîtres ; ce sont autant de petits poèmes charmants de naturel et d'expression, de sentiment et de vérité, qui prouvent la consciencieuse étude que leur auteur sait faire des mœurs et des physionomies de tous les mondes qu'il met en scène.

Vu le 2 Novbre 1936
chez Madame J. Cloquet
30 Av. Georges Brugmann
Bxl.

« Comme chez Nicolet » 2 fig. gamins faisant poids

« Art et Misère » 1 fig guitariste

« Pièce de Molière » 2 fig. Justine?

Quatre bas reliefs.

N.o 136. Groupe : La Bohême
nombreuses figures et 1 chien.
artiste raccomode un pantalon
2 [illegible] sur le lit et [illegible]
[illegible] . Léopold Haze
Mai 1859



PARIS

I

SYNTHÈSE

Lorsqu'arriva l'Exposition Universelle de 1867, Léopold Harzé résolut d'y envoyer quelques-unes de ses œuvres. Il voulait, sans doute, faire consacrer son talent par le public de la grande ville et la foule cosmopolite qui allait s'y rendre.

Viette, quelques années auparavant, avait fait courir tout Paris au *Palais Royal*, lorsqu'il exposait, dans un magasin de la *Galerie d'Orléans*, ses petits ouvrages en terre plastique : statuettes et charges de tous genres.

Une vogue plus grande encore, en ce sens qu'elle ne serait pas due au seul peuple parisien, était réservée au sculpteur liégeois. Et cependant, de prime abord, certains membres de la commission de l'Exposition Universelle manifestèrent quelques scrupules pour admettre les groupes de Léopold Harzé : il leur paraissait que sa sculpture n'appartenait à aucun genre !

Je ne sais qui a dit que le « petit Belge » aurait été en droit de leur répondre : « le genre n'existe pas, vous avez raison, mais je l'ai créé ».

Les huit groupes qu'il avait présentés furent quand même admis ; c'était :

Le Bourgeois gentilhomme (Molière).
Falstaff et Dorothée (Shakespeare).
Le Tribunal.
Tartufe (Molière).
Le cerf-volant déchiré ou le vengeur.
Faire poser le mercredi des cendres.
Tant va la cruche à l'eau...
La mère aveugle (Béranger).

L'Exposition s'ouvre, et, le 15 avril, le correspondant parisien de *La Meuse*, écrivait déjà à son journal :

« M. Harzé obtient ici un succès éclatant. Depuis huit jours, la foule s'empresse autour de ses groupes avec la plus vive curiosité. Il a fallu préposer plusieurs agents pour tenir, ou mieux, pour contenir l'affluence qui augmente à chaque instant.

La foule apprécie avec une spontanéité admirable les merveilles d'esprit, d'habileté et de parfaite exécution qui distinguent les œuvres de l'artiste liégeois.

Pour tout dire, en un mot, on trouve Harzé neuf, original et *fort.* »

Le journal *La Liberté*, de Paris, n'était pas moins élogieux :

« Un des succès de curiosité à l'Exposition, disait-il, c'est la collection humoristique de groupes en terre cuite de M. Léopold Harzé, de Bruxelles. La foule des visiteurs s'y arrête et semble ne quitter qu'à regret cette amusante et hilarante exhibition.

Deux scènes de Molière, l'une tirée de *Tartufe*, l'autre du *Bourgeois gentilhomme*, sont réussies

au-delà du possible : on y assiste, pour ainsi dire, et l'on rit de bon cœur...

Il y a aussi une scène d'une pièce de Shakespeare et quelques autres scènes de fantaisie qui n'ont pas un moindre mérite. Autant de groupes, autant de petits chefs-d'œuvre. »

La Presse étrangère était, du reste, unanime à constater ce bien franc succès :

« Dans le compartiment belge de l'Exposition, disait l'*Observer*, journal fort estimé en Angleterre, les groupes en terre cuite exposés par M. Léopold Harzé ont fait naître une admiration universelle. Ces figurines ont une vie, une expression qui étonnent ; l'un des groupes représente une scène du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière ; une autre, une scène d'après notre poète Shakespeare, etc. Tous indiquent un grand talent chez l'artiste et la possession de cette qualité si rare que nous appelons *humour*. »

Le *Times*, lui-même, n'accorde pas un éloge banal au sculpteur liégeois ; il scrute son genre, analyse minutieusement ses compositions et en prise très haut l'exécution :

« Il n'a jamais été produit en porcelaine, dit-il, rien d'aussi bon que les petites terres cuites exposées par Léopold Harzé, de Bruxelles. Elles sont si parfaitement exécutées, qu'on peut difficilement croire qu'elles ont passé par le feu. Chacun connaît les figurines de Dresde en porcelaine de Saxe et les productions de Capo di Monti. Il en est parfois qui ont un certain air de vie et les défauts qui résultent, soit d'un modelage défectueux ou d'une cuisson imparfaite, peuvent être grandement atténués par la

couleur dont elles sont revêtues plus tard. Combien de ces petits groupes en biscuit de France, avec lesquels la vue est familière, seraient dédaignés si la couleur ne les faisait valoir ?

Ici, ce sont des scènes entières exécutées en biscuit de terre ; toutes ont une teinte mate, couleur de pierre ; l'exécution et la forme seules captivent l'œil. Jamais rien de plus parfait n'a été produit, soit en porcelaine, soit en biscuit, soit en faïence. Il y a une scène du *Bourgeois gentilhomme*, celle de l'escrime, soigneusement conçue et qui est excellente en son genre. L'action des personnages, l'expression des figures, l'arrangement des costumes et les détails du mobilier sont rendus avec une délicatesse exquise et une grande vérité.

Voici maintenant un autre sujet : la *Mère aveugle*. Il représente un épisode qui se passe dans la cuisine d'une humble chaumière. Une jeune fille est assise auprès de son amant, tandis que sa mère aveugle, assise au coin du feu, tourne la tête d'un air demi-surpris, demi-inquiet, désireuse de savoir. Le jeu de sa physionomie, l'indifférence espiègle de la jeune fille et la satisfaction de l'amoureux, sont traités avec une fidélité toute humoristique. Le moindre objet dans l'ameublement de la chaumière, le rouet, les chaises et la table, la petite statuette de Napoléon, les ustensiles du ménage, la cage de l'oiseau et l'oiseau lui-même, posé sur le rebord d'une armoire, sont délicatement fouillés et réussis avec la plus gracieuse aisance.

Il y a ainsi huit ou neuf de ces petites scènes de mérite différant quant à l'idée, mais toutes d'une valeur étonnante sous le rapport de l'exécution. »

Depuis le premier jour de l'Exposition jusqu'à sa fermeture, la foule se pressa autour des groupes de Harzé pour en admirer l'esprit et le fini, le modelé et la vie.

Il semblait qu'après un pareil succès, décerné par ce grand juge qu'on nomme le public, l'artiste allait être gratifié d'une récompense de premier ordre.

Il n'obtint pas même une mention honorable !

La Commission des Beaux-Arts de l'Exposition, seule compétente en fait d'art, ne pouvait penser comme tout le monde.

. . . .

La correction du dessin, les contours délicats et gracieux sont, certes, des qualités maîtresses en fait d'art ; mais la forme, cependant, ne doit point primer l'idée, moins encore permettre de la supprimer complètement.

Les anciens maîtres sont grands tout à la fois par l'idée et par la forme, aussi bien en peinture qu'en sculpture, et ils sont les premiers encore à éveiller en nous l'impression esthétique, le sentiment du beau.

Et tout est du domaine de la pensée, la philosophie comme l'histoire, le rire comme la douleur ; aussi Ancelot a pu dire :

Tout ouvrage a son prix s'il renferme une idée.

Il se comprend peu, dès lors, qu'un prince de la critique littéraire, M. Francisque Sarcey, ait pu écrire dans une digression artistique, à propos des œuvres de Harzé, publiée dans l'*Exposition Universelle de 1867, illustrée* : « M. Léopold Harzé nous donne la seule chose que nous comprenons

bien en fait d'art, et la seule, hélas ! qui ne soit point artistique : je veux dire l'esprit. Il ne devrait jamais être question d'esprit en sculpture non plus qu'en peinture ».

M. Francisque Sarcey déclare cependant que ce qui l'occupe avant tout dans une œuvre d'art, c'est l'idée qu'elle exprime. Or, ce ne sont certainement pas les idées qui manquent aux compositions du statuaire liégeois, et, si elles sont spirituelles, en sont-elles moins bonnes pour cela ?

Il ne serait point sérieux de le prétendre ; aussi, je ne veux insister que sur les qualités que M. Sarcey, lui-même, se plaît à reconnaître aux œuvres de Harzé : « Elles témoignent, dit-il, d'une incroyable patience, d'une science remarquable d'arrangement et d'un merveilleux goût de pittoresque ».

Ce ne serait pas mal déjà pour des œuvres n'appartenant à aucun art, ni grand, ni petit, suivant le dire de l'éminent critique... littéraire.

Mais il leur accorde d'autres qualités encore : « Toutes ces physionomies sont pleines d'expression... Les personnages sont joliment campés et dessinés avec esprit et finesse. C'est la nature même... c'est une réduction de la vie, mais c'est la vie. Ce sont des chefs-d'œuvre que ces terres, de vrais chefs-d'œuvre. »

Eh bien, on peut facilement se consoler de n'appartenir à aucun genre, à aucun art, lorsqu'il est ainsi proclamé par tous qu'on a fait des chefs-d'œuvre !

On s'est demandé souvent si Léopold Harzé, dont le mérite et le talent n'étaient ni constestés ni

contestables, avait créé un genre nouveau avec ses groupes et figurines en terre.

Non point précisément, mais celui qu'il a adopté, il l'a fait sien, et, affirmant sa personnalité, il nous a donné de la sculpture pittoresque.

Ses productions, pour les uns, ont des traits de ressemblance avec celles du célèbre caricaturiste anglais Georges Cruiksbenk ; pour d'autres, Harzé se rapproche d'Hogarth, de Jean Steen, de Teniers ; l'un dit que Madou aurait pu l'appeler son fils et un autre qu'il a la touche de Danton jeune et l'esprit de Gavarni.

Ces comparaisons variées sont toutes des plus flatteuses, sans doute, mais leur diversité même prouve que Harzé ayant, avant tout, suivi pour guide l'étude et sa raison, avait su acquérir un talent véritablement original.

L'inspiration n'était, chez lui, que la résultante de l'observation, et comme il possédait au plus haut point l'intelligence du monde qu'il mettait en scène, il nous a donné nombre de délicieux poèmes d'argile, frappants d'impression, justes d'effet, pleins de vie et de vérité ; aussi dirons-nous avec M. Van Bemmel : Léopold Harzé est un artiste à part qui s'est créé non seulement un genre, mais un art.

Il n'avait point de prétentions à ces facultés innées qui n'engendrent, le plus souvent, que déceptions profondes chez des artistes parfois des mieux doués ; mais il était réellement de sa nature d'avoir la pensée vivante et spirituelle ; aussi est-il dépeint tout entier dans cette saillie que provoqua de sa part un grand Monsieur qui se voulait mettre contre lui, très fort en colère : « *Ne vous fâchez*

point, sinon je vous prends, je vous pétris, je vous croque, je vous tripote, je vous expose et je vous vends. »

Quant aux principes et aux règles de l'art, il les avait étudiés à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège, dont il suivit les cours durant neuf années consécutives, du 15 novembre 1845 au 15 décembre 1854.

Son père, faiseur de bois pour armes, n'avait d'autres ressources que le produit de son travail et il eût douze enfants !

Lorsque Léopold Harzé, qui était le troisième, entra à l'Académie, à l'âge de 13 ans, sans autre instruction que celle acquise par la fréquentation d'une école primaire communale, il se destinait également à l'armurerie alors, du reste, très florissante à Liège ; aussi le voyons-nous passer d'abord dans les classes de ciselure et de gravure avant d'entrer dans celle de sculpture.

Il était noté comme un « *très excellent élève* » au registre de l'établissement.

Voici, du reste, le relevé des distinctions qu'il obtint dans les différents concours :

1847-48 : *Gravure en taille douce*, 3e division :

Ornement, 2e prix.

1849-50 : *Ciselure* : Ornements d'après le plâtre, 2e prix.

Gravure en taille douce : Ornement, 1er prix.

Gravure au marteau : 1er prix.

Gravure en relief : 1er prix.

Sculpture d'après l'antique : Buste, accessit.

1852-53 : *Sculpture d'après l'antique* : 2e division, prix partagé.

Anatomie : 2e prix.

1853-54 : *Expression* : 2e prix.

Composition historique : accessit.

Sculpture d'après l'antique : Statue, 1er prix avec la médaille en argent du Gouvernement.

Au sortir de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, Harzé se rendit à Bruxelles pour continuer ses études sous la direction du statuaire Geefs, dont il devint un des élèves préférés. La fréquentation de cet atelier devait le diriger vers la grande sculpture, qu'il paraissait de force à aborder avec succès ; mais les sacrifices que son père avait cru pouvoir s'imposer pour achever l'éducation artistique de ce fils bien doué, étaient trop lourds : il fut obligé de le rappeler auprès de lui.

C'est alors que Léopold Harzé sollicita de sa ville natale un subside qui lui aurait permis de prolonger son séjour à Bruxelles et de ne point interrompre ses études commencées sous d'aussi heureux auspices. Sa requête, très digne dans sa simplicité, était conçue en ces termes :

« *Messieurs les Président et Membres du Conseil Communal de la Ville de Liège.*

Messieurs,

Après avoir suivi les cours de l'Académie des Beaux-Arts de cette ville, après avoir reçu de vos mains les récompenses les plus louables, je me suis rendu à Bruxelles dans le but d'y continuer mes études sous la direction de M. Geefs, statuaire du Roi.

Ce déplacement indispensable a exigé de la part de mes dignes parents les sacrifices pécuniaires les

plus pénibles, sacrifices qu'ils ne peuvent renouveler plus longtemps, vous le comprendrez sans peine, Messieurs, lorsque j'aurais eu l'honneur de vous exposer que ma famille ne se compose pas moins de dix enfants, dont l'aîné seul est en mesure de pouvoir travailler (1).

Mes progrès justifient-ils de tels sacrifices ?

J'en douterais, Messieurs, si je n'étais encouragé dans la carrière que j'ai embrassée par des artistes du plus grand mérite qui ont été ou qui sont encore mes professeurs, MM. Vieillevoye, Buckens et Geefs, dont j'ai l'honneur de vous remettre ci-joints les vœux en ma faveur.

Veuillez, Messieurs, en prendre lecture et vous daignerez peut-être reconnaître que je ne suis pas tout à fait indigne de votre haute protection et du subside que je viens solliciter auprès de vous, afin de pouvoir poursuivre mes études à Bruxelles.

Je place toutes mes espérances dans votre sollicitude éclairée et vous prie, Messieurs, d'agréer l'hommage de ma respectueuse considération.

(*Signé*) LÉOPOLD HARZÉ. »

Liège, le 30 juin 1855.

Voici les déclarations qui accompagnaient cette demande :

« Je soussigné, statuaire du Roi, certifie que le sieur Léopold Harzé, mon élève, fait des progrès

---

(1) Le père Harzé n'avait que dix enfants alors.... on sait qu'il en eût douze !

remarquables dans son art. Je suis heureux d'attester que sa conduite, son zèle, son assiduité au travail, ne laissent rien à désirer et qu'il est vraiment digne d'intérêt et de la protection de l'autorité communale de Liège, sa ville natale. En foi de quoi je lui ai délivré le présent pour rendre hommage à la vérité.

(*Signé*) GEEFS.

Schaerbeek lez-Bruxelles, 7 mai 1855. »

« Je suis heureux et fier de voir par le certificat ci-joint que le jeune Léopold Harzé réalise toutes les espérances qu'il a fait naître par ses succès éclatants à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège.

L'attestation de M. Geefs, l'un des artistes dont la Belgique s'honore, prouve une fois de plus que le jeune et intéressant sculpteur est digne de toute la bienveillance de l'Aministration communale de Liège et du Gouvernement.

Le Directeur de l'Académie de Liège,

(*Signé*) B. VIEILLEVOYE.

Liège, 26 juin 1855. »

« J'accomplis un devoir de certifier que Harzé Léopold a fréquenté les cours de sculpture, de ciselure et de composition d'ornements que je professe à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège, avec distinction ; que son assiduité et son application, jointes aux rares dispositions artistiques dont il est favorisé, lui ont valu des succès remarquables et je suis heureux de pouvoir signaler les qualités distinguées du jeune Harzé et solliciter en sa faveur,

près de l'autorité administrative, toute la bienveillance dont il pourrait avoir besoin pour continuer ses études.

(*Signé*) BUCKENS.

Liège, 25 juin 1855. »

Sa demande ainsi appuyée.... ne fut, quand même, pas accueillie ! . . . .
. . . .
. . . .

L'espérance trompée accable et décourage, a dit Voltaire ; aussi ce ne fut pas, on le pense bien, la joie au cœur que Léopold Harzé, contraint par la nécessité, rentra à Liège pour s'occuper de gravure et d'incrustation d'armes dans la chambre-atelier de son père.

Il eut promptement fait, cependant, de réagir contre sa désespérance, et, pour se consoler, il se mit, dans ses moments de loisirs, à sculpter des mille petits riens en bois et même en craie, auxquels il n'attribuait nulle valeur et qu'il distribuait à tout venant.

Nous avons vu qu'à quelque temps de là, ses figurines et groupes en terre lui permirent de retourner à Bruxelles, où il se fixa définitivement en 1864. Ce ne fut qu'à la fin de sa carrière qu'il revint dans sa ville natale où il est mort le 20 novembre 1893, dans la 63me année de son âge. Il était né le 29 juillet 1831.

Une de ses toutes dernières œuvres est la petite statuette de la *Porteuse d'eau*, qui surmonte les fontaines-abreuvoirs Montefiore à Liège. Dans ces dernières années, cependant, il s'était principale-

ment adonné à une sculpture plus sérieuse, disons mieux, de moindre fantaisie, que celle de ses charmants poèmes d'argile auxquels il doit néanmoins d'être rangé de niveau avec les célébrités artistiques contemporaines.

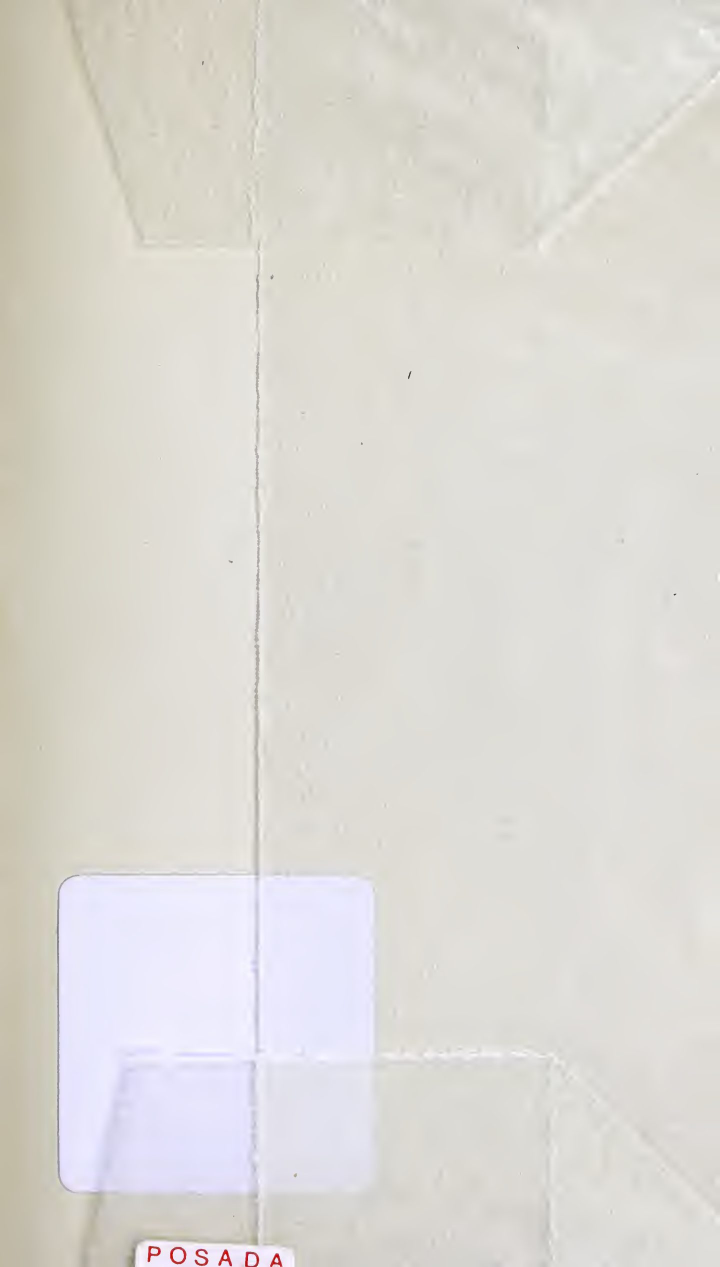
Comme petite mère, *Dorine*, *Marinette*, *Gros René*, *Marguerite*, *Falstaff*, *Arlésienne*, *Martine*, sont autant de bustes délicieux sortis de ses mains et que la *Compagnie des Bronzes* s'est empressée d'acquérir pour la plupart. Il exécuta même, sur commande du Gouvernement, le buste en marbre de d'Omalius pour les collections de l'Académie royale de Belgique.

Je l'ai revu dernièrement encore, ce buste de d'Omalius... au Palais des Académies de Bruxelles, dans la salle des séances de la section des sciences, entre les bustes de Quetelet, par Fraikin, et de Simonis, par Simonis lui-même, et l'on ne peut dire qu'il souffre d'un tel voisinage.

Je n'en veux faire d'autre éloge.

Harzé était chevalier de l'Ordre de Léopold depuis le 20 février 1879.

Nous dirons enfin, pour conclure, que si l'on considère l'œuvre du statuaire liégeois dans son ensemble, il faut le reconnaître, elle est importante et variée ; mais le nom que Léopold Harzé s'est fait dans les arts, il le doit bien certainement et avant tout à ses terres cuites, à ces productions petites de dimensions, grandes de valeur, personnelles et originales, que le vrai public a su distinguer avec une admirable spontanéité et devant lesquelles il s'extasiera toujours.


POSADA

